

L'image française du Vieux-Québec

Luc Noppen

Volume 2, Number 2, Summer 1986

Québec, fleuron du patrimoine mondial

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6509ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noppen, L. (1986). L'image française du Vieux-Québec. *Cap-aux-Diamants*, 2(2), 13–17.



Vue de la basse-ville prise de l'Université Laval vers 1895. On y aperçoit la première aile du Château Frontenac. (Fonds Livernois, Archives nationales du Québec).

L'IMAGE FRANÇAISE DU VIEUX-QUÉBEC

par Luc Noppen*

S'il ne fait aucun doute que Québec est une ville fortifiée – les murs et la citadelle en témoignent – son caractère français n'est pas objectivement quantifiable. En effet, plus de 90 pour 100 des bâtiments de l'arrondissement historique ont été soit construits, soit considérablement remaniés au cours des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. De plus, le Vieux-Québec a connu à la fin du siècle dernier des travaux d'aménagement suffisamment importants pour que sa morphologie soit imprégnée d'un caractère proprement «victorien».

Pourtant, les habitants de la ville et les nombreux visiteurs qui la fréquentent s'entendent pour affirmer que le Vieux-Québec a un cachet particulier, qu'il rappelle les vieilles villes d'Europe. Ses maisons et ses murs de pierre, le parcours sinueux de ses rues et sa situation privilégiée sur le Cap-aux-Diamants sont autant d'éléments qui évoqueraient l'image d'une ville française en Amérique. En fait, cette image s'est façonnée au fil

des ans et se superpose à l'ensemble construit. Elle procède d'une perception globale du lieu bien plus qu'elle ne résulte de l'observation détaillée des architectures.

Une ville française...

Québec est d'abord une ville qui parle français et qui vit en français, ce qui étonne et charme ses visiteurs et ce dont ses habitants sont particulièrement fiers. Noms de rues, de places, affiches et enseignes identifient un espace culturel francophone, ce qui en soit est unique en Amérique du Nord. De plus, la toponymie s'inspire largement de l'histoire du lieu, dont elle exploite de façon privilégiée les temps forts, en particulier ceux de l'époque de la Nouvelle-France.

C'est là une situation qui contraste fort avec la réalité que nous présentent les photographies et

* Professeur d'histoire de l'art, Université Laval.



Cette représentation de l'aile sud du Parlement vers 1888 nous dévoile l'influence du style Second Empire. Son ornementation est toutefois plus dépouillée et plus réaliste. Ce pavillon latéral de l'édifice gouvernemental reprend les grandes lignes de la nouvelle aile du Louvre conçue au milieu des années 1850. (Inventaire des biens culturels, Québec).

les écrits des années 1860-1920, qui révèlent une ville plutôt anglaise. En fait, depuis les années 1920 et surtout depuis 1960, Québec a été entièrement «refrancisée» pour être en mesure, en tant que capitale, de projeter une image conforme aux idéaux d'originalité et de souveraineté culturelles. Québec n'a donc pas été continuellement une ville française. Elle l'est redevenue par suite d'une concertation entre les autorités municipales et provinciales. Cette concertation n'est d'ailleurs rien d'autre que l'inscription, dans le paysage urbain, d'une campagne de re-francisation fondée sur un nationalisme politique et économique dont la Loi 101, adoptée en 1976 et décrivant le Québec français, n'est qu'un aboutissement logique.

Les noms de rues, de lieux, de places et d'édifices renvoient néanmoins à une réalité qui, elle, témoigne des origines françaises de la ville: dans une large mesure, la trame urbaine du Vieux-Québec remonte à l'époque de la Nouvelle-France. Cependant, il n'est pas sûr que l'usage de noms comme Mont-Carmel, Dauphine ou de la Fabrique suffise à faire prendre conscience que l'on se trouve dans un système urbain fondé sur les pratiques architecturales de la France des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles.

Par moments, la re-francisation a même donné lieu à de monumentales méprises. La rue Champlain, rebaptisée «Little Champlain Street» par les Irlandais de Québec parce qu'une nouvelle rue, plus large, s'était ouverte le long des quais voisins, devrait-elle s'appeler «rue du Petit Champlain»? En voyant ce nom qui met l'accent sur la taille du fondateur de la ville plutôt que sur celle de la rue, le visiteur peut-il encore comprendre qu'il s'agit de la plus ancienne artère de Québec,

du chemin qui permettait d'aller de l'«Abitation» à la fontaine de Samuel de Champlain? Et quand la rue Collins devient la rue Collin, peut-on encore savoir qu'elle date du XIX^{ème} siècle?

Héritage architectural et reconstruction

Le tracé initial de la ville – que les trames urbaines uniformisées de l'Amérique du Nord du XIX^{ème} siècle ont contribué à isoler, donc à singulariser – conserve néanmoins quelques traces de l'occupation française. Il subsiste au monastère des Ursulines deux étages des ailes Saint-Augustin et Sainte-Famille, construites dès la fin du XVII^{ème} siècle, ainsi qu'un retable en bois sculpté du XVII^{ème} siècle, entre autres. Mais ces bâtiments ont été, aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, exhaussés, transformés, inscrits dans un ensemble plus vaste. Le Séminaire et l'Hôtel-Dieu ont connu le même traitement, ce qui réduit à des fragments l'héritage de la Nouvelle-France. Dans la catégorie de l'architecture domestique, il ne subsiste aucune maison complète du Régime français. Il y a bien sûr la petite maison Jacquet, construite peu avant 1760, la maison Jolliet de 1686, la maison Maillou de 1734, mais aucune n'a cessé d'être modifiée au fil des ans.



Couvent des Ursulines, aile Sainte-Famille. (Photo: Éditeur officiel du Québec).

Au plan architectural, le Vieux-Québec de la Nouvelle-France est, comme le Paris médiéval, une reconstitution historique, bien plus qu'une réalité très présente. Les traces véritables de la présence française découlent de découvertes archéologiques bien plus qu'elles ne se retrouvent dans le paysage quotidien de la ville.

C'est d'ailleurs en raison du très petit nombre de véritables monuments du Régime français que les restaurateurs modernes ont reconstitué des bâtiments dont la forme est empruntée à l'iconographie de l'époque. La Place royale a été entièrement reconstruite pour mieux révéler à ses visiteurs le caractère initial de ce «berceau de la civilisation française en Amérique». Il reste que ce retour à un état original – qui tel que recons-

truit n'a d'ailleurs jamais existé – obéit aux mêmes impératifs que l'opération de refrancisation qui l'a précédée. La restauration du Vieux-Québec, dont la première phase a été consacrée à l'établissement d'un style architectural français, était d'ailleurs encadrée par des textes législatifs et des postulats théoriques empruntés à la France. La Loi des monuments historiques de 1922 est en fait une retranscription des textes de loi français, et la philosophie qui a présidé aux travaux de la Place royale de 1955 à 1972 s'inspirait des écrits d'Eugène-Emmanuel Viollet-Le-Duc.

L'influence française

Québec possède tout de même un bon nombre d'édifices qui révèlent l'essence du Classicisme français, quoiqu'ils aient été construits après 1760. Cela tient aux corps de métiers, qui n'ont pas abandonné leurs techniques traditionnelles. Ils étaient d'autant plus justifiés de les conserver que dès le milieu du XVIII^e siècle, Québec présentait un type de maison urbaine hautement caractéristique, issu d'une adaptation des modèles français au contexte socio-économique et au climat de la colonie. Laissés à eux-mêmes après la Conquête, les artisans vont sans cesse reproduire cette maison et conserver à l'architecture de la ville son caractère français jusque vers 1830. Les rues Sainte-Ursule, Sainte-Angele et Saint-Stanislas, ajoutées à la trame urbaine au début du XIX^e siècle, présentent plusieurs exemples intéressants de cette architecture traditionnelle.

Bien ancrée dans les habitudes, cette architecture résistera d'ailleurs aux influences nouvelles. Architectes et entrepreneurs opteront pour des solutions de compromis, véritables synthèses de l'héritage français et de l'esthétique nouvelle, proposée par l'Angleterre. C'est ainsi que la maison londonienne, caractéristique de l'urbanisme anglais des années 1750, connaîtra des modifications telles qu'elle donnera naissance à un type architectural exclusif à Québec. Construite sur une cadastre constitué sous le Régime français, sans ruelle d'accès à l'arrière, le modèle londonien est ici percé d'une porte cochère. De plus, le volume est construit non pas en brique mais en maçonnerie brute et crépie. Les modénatures de l'habitat traditionnel sont conservées (larges cheminées, murs coupe-feu, débordants appuyés sur des corbeaux de pierre, profil élevé des toitures), mais l'aménagement intérieur reste anglais (emplacement de l'escalier et des cuisines; proportion, distribution et hiérarchie des espaces).

Une ville où la tradition l'emporte

Bien au-delà du milieu du XIX^e siècle, Québec est donc demeurée une ville traditionnelle dont l'image globale témoignait encore de l'héri-



Retable de la chapelle des Ursulines sculpté par Pierre-Noël Levasseur. (Collection initiale, Archives nationales du Québec, Québec).

tage français. Le Vieux-Québec avait aux yeux de ses habitants, majoritairement anglophones à l'époque, un cachet vieillot et historique.

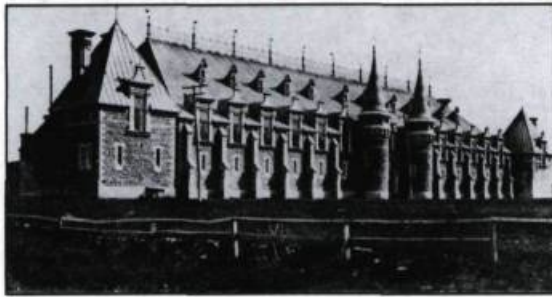
C'est cette ville classique, déjà connue et fréquentée en raison de ses monuments, que l'ère industrielle va considérablement modifier. Mais alors que partout dans la province, et surtout à Montréal, c'est l'architecture dite «victorienne» qui

La maison Jacquet, sise rue Saint-Louis. (Ministère des Affaires culturelles).





Deux des belles réalisations d'Eugène Taché: le Palais de justice (photographié après 1922) et le Manège militaire, carte postale, s.d. Pruneau et Kirouac. (Archives de la ville de Québec).



Photographie de Eugène-Étienne Taché. 1870. (Coll. privée).

triomphe, les architectes de Québec, en particulier Joseph-Ferdinand Peachy et Eugène-Étienne Taché, vont plutôt s'inspirer de modèles français.

Ce retour aux sources s'opère au lendemain de la Confédération, le gouvernement du Québec cherchant à se distinguer par une architecture qui témoignerait de la présence française en Amérique. Ainsi, lorsque la Législature adopte les plans d'un nouvel Hôtel du Parlement, elle retient ceux d'Eugène-Étienne Taché, notamment parce qu'il propose un style truffé de références au palais du Louvre. En fait Taché épouse la cause de l'éclectisme français, mouvement qui préconise, au milieu du XIX^e siècle, la création d'un style national fondé sur des emprunts à l'architecture des XVI^e siècle, XVII^e siècle et XVIII^e siècle.

Si, de façon générale, l'Amérique du Nord tout entière s'intéresse aux grandes réalisations du Second Empire, il n'en demeure pas moins que le «style Second Empire», volontiers utilisé pour des hôtels, édifices publics et maisons connues, n'y est vu que comme un style parmi tant d'autres. Les éclectiques nord-américains puisent en effet dans tous les styles du passé. Dans cette perspective, l'Hôtel du Parlement, construit de 1877 à 1886, est un bâtiment tout à fait original: Taché s'est inspiré non pas des réalisations du Second

Empire mais plutôt de l'esthétique qui a présidé à leur genèse, en prenant comme modèle l'édifice qui incarne à lui seul un classicisme proprement français depuis le milieu du XVI^e siècle: le vieux Louvre.

À Québec, l'intention de Taché a été bien comprise. La plupart des chroniqueurs des années 1880 ont en effet souligné le caractère français du nouvel immeuble, sans manquer de noter que sa présence sur la Grande-Allée confirmait le caractère typique de ce nouveau boulevard, que d'aucuns se hasardaient même à nommer «les Champs-Élysées de Québec». Bientôt bordée de somptueuses villas suburbaines, empruntées aux dossiers de l'architecte parisien César Daly, la Grande-Allée devient rapidement le quartier le plus en vue de Québec, et ses architectures imposent à l'ensemble de la ville le répertoire formel de l'éclectisme français.

Pendant qu'Eugène-Étienne Taché poursuit sa recherche personnelle en édifiant le Palais de justice (1884) et le Manège militaire (1885), Joseph-Ferdinand Peachy dote le Vieux-Québec de plusieurs maisons et édifices qui, tous, s'inspirent de l'architecture française du XIX^e siècle. En témoignent encore aujourd'hui le pavillon central de l'Université Laval, que Peachy rehausse d'un toit mansardé coiffé d'élégants lanternons em-



*Photographie de Joseph-Ferdinand Peachy, 1874.
(Archives de la ville de Québec).*

pruntés aux hôtels de ville des départements du Nord de la France, ainsi que l'architecture intérieure de la chapelle du Séminaire, référence explicite à une oeuvre remarquable de l'architecture Théodore Ballu: l'Église de la Trinité de Paris.

Le XXIème siècle

Le XIXième siècle s'achève avec la construction du Château Frontenac, hôtel somptueux dont Eugène Taché a dressé l'avant-projet en prenant modèle sur les châteaux de la Loire. Même si l'Américain Bruce Price est venu imprimer un cachet plus pittoresque à la silhouette monumentale de l'édifice, la référence aux modèles français demeure explicite.

Le XXIème siècle voit s'accroître substantiellement la contribution de la France à l'architecture du Québec. D'abord du fait de l'influence de l'École des Beaux-Arts de Paris, qui accueille les architectes du Québec. Ensuite par la venue au Québec d'architectes français. Un de ceux-là, Maxime Roisin, donne à la ville plusieurs édifices importants; il dresse aussi les plans de monuments commémoratifs qui retracent les grands moments de l'histoire de la Nouvelle-France et dont les personnages de bronze proviennent d'ailleurs d'ateliers parisiens.



*Scène de marché à la Place royale au début du XIXième siècle. Gravure, s.d.
(Archives de la ville de Québec).*



*Maison Maillou, sise au 17 rue Saint-Louis, construite par l'architecte Jean Maillou en 1738.
(Photo: Guy Giguère).*

L'image française que projette le Vieux-Québec est donc fondée sur un ensemble de facteurs et de mouvements qui englobent quatre siècles d'histoire. Si la Nouvelle-France est le point de départ, ou le prétexte, qui a permis de construire dans le temps ce monument unique de la francophonie en Amérique du Nord, on constate aujourd'hui que cette image est largement le fait des attitudes historicistes des quelques constructeurs, architectes, urbanistes et hommes politiques des XIXième et XXIème siècles. C'est donc aussi l'action de ces quelques visionnaires que l'UNESCO vient de reconnaître en inscrivant le Vieux-Québec sur la liste des monuments et sites du patrimoine mondial; on leur doit d'avoir inscrit la ville dans notre siècle en évitant le piège du musée d'architecture. ♦